

Je le sais, j'en suis convaincu par le Seigneur Jésus : rien n'est impur en soi. Mais une chose est impure pour celui qui la considère comme telle.

Paul, *Épître aux Romains* 14,14.

Ce corps féminin de Pierre Jean Jouve : son âme. Rien de plus personnel au poète animé d'une « ambition d'ange » que cette intériorité inattendue, passive, ténébreuse et suave, par le sacrifice de laquelle, unique porche, il espère un salut... Tandis qu'un esprit souverain s'efforce de sculpter à chaque étape de sa vie les marches d'une ascension spirituelle, l'essence qui nourrit son labeur se révèle continûment femme. « Comme si, cette Femme Noire, elle était un morceau de ma chair. Comme si la désespérée, celle qui éclate de rire, celle qui doit fuir dans le malheur, c'était moi, le mystère même de moi, la partie qu'Hélène m'avait permis d'épouser », découvre Léonide, le héros-narrateur du récit *Dans les années profondes* (1935).

Cette essence est Femme, mais nocturne d'origine, proche parente de Lilith ou d'Hécate. Femme pleine de chair, rayonnante d'humeurs sombres, de semences, qui brûle d'exalter les puissances de l'Eros et de la Mort (les anneaux d'une seule chaîne pour Jouve), afin d'encourir au plus tôt la foudre du Seigneur. Car ainsi vient le salut :

« Oui Féminine et grasse et vermeille
 Je me suis vu sur le sommier écartelé
 Pour recevoir l'hôte de pierre
 Lèvres ! celui que je suis et que je hais
 J'étais cave et j'étais mouillée
 De bonheur montant plus laves que le lait
 Que retiennent les étoiles de ma gorge
 Et j'arrivais disais-je à cette mort exquise
 Je me relevais fécondé. »

(*De plus en plus femme*, in *Sueur de sang*, 1933)

Comme si se complétaient deux érotismes en Jouve, celui de son corps aimanté par l'œil profond de la femme, et une sorte de sexualité de l'âme, sœur interne cousue au revers de son moi, folle amante d'un Dieu viril ! Troublante chimère, en effet, qu'un homme quand il est formé d'une femme odorante, d'un poète et d'un mystique depuis toujours à confirmer. Trois personnes vouées à s'éclipser, selon le projet spirituel de Pierre Jean Jouve, dans l'Unité d'une présence sans retour, mais qui ne cesseront, jusqu'au soir de sa vie, d'alterner, de se tromper, ou de s'embraser parfois dans une éternité restreinte, illuminant l'homme comme le poème, étreinte qui laissera à terme ces trois personnes juxtaposées, leurs cendres d'un côté, Dieu de l'autre.

Difficile, dès lors, de ne pas s'interroger. Pourquoi, dans la spiritualité jouvienne, la Nature est-elle consubstantielle à la Faute, impliquant l'antagonisme de « l'amour profane » et de l'amour christique ? Pourquoi la grâce se déploie-t-elle exclusivement « des toisons sensuelles aux clairs silences de l'Absence » (*Demeure*, in *Proses*) ? Pourquoi, si souvent dans l'œuvre, la mort est-elle le développement naturel de l'amour ? – Mort du comte Michele Cantarini, exécuté par Paulina en ce jour de grâce de l'an 1880 ; Mort-Suicide de Jacques de Todi (*Le Monde désert*), succombant « sous le poids de sa constitution érotique invertie » ; Mort-Vie, plus singulièrement, de Dorothée (littéralement détruite par la possession amoureuse), avant la mort vraie que l'héroïne de *La Victime* devait rejoindre assez vite ; Mort-Assomption dans *les années profondes* d'Hélène de Sannis, expirant à la pointe de son plaisir, mais tirant de cette exécution capitale au sein de l'amour sa gloire, sa raison d'être et son phénomène futur d'Inspiratrice... Oui, pourquoi, en tous lieux réitérés, l'anéantissement de l'éros est-il l'unique rite par lequel l'Ame, comme le poème, puisse éclore ?

« La poésie c'est la vie même du grand Eros morte et par là survivante », écrit lumineusement Pierre Jean Jouve dans la préface de *Sueur de sang*. Et l'on peut comprendre le sens manifeste de la sentence. Reste, plus profondément, que l'affirmation d'une théologie ostensiblement manichéiste, d'un dualisme crispé, a de quoi surprendre le lecteur (fût-il chrétien, épris de mystique ou de gnose), chez un esprit aussi étranger aux pesanteurs dogmatiques de l'Eglise, averti de psychanalyse, et qui prouvera maintes fois dans ses essais avoir « la connaissance entière de (sa) division » (*La Faute*, 1938).

Par la percée un peu rapide de ces interrogations, nous n'avons cependant pas approché l'une des combes les plus obscures, les plus insolites du paysage mystique jouvien. Ainsi que l'a fort bien observé Jean Starobinski dans la préface de l'Œuvre Complète, Pierre Jean Jouve « ne se borne pas à penser que l'existence incarnée est placée sous la domination du péché ; il affirme que *la voie du salut* passe par

la profondeur même du péché. C'est au comble de la faute que la grâce peut faire irruption. » Quelques années auparavant, traitant du même thème, Jean Starobinski précisait : « Que Dieu se soit incarné signifie qu'il a voulu se mêler à la chute de l'homme : il est descendu dans le trouble, dans la douleur, et dans l'ardeur du péché, en sorte que l'homme pécheur peut espérer rencontrer Dieu dans son péché même. Faire mourir le dieu incarné, c'est à la fois porter la faute à son comble et provoquer l'issue libératrice. » Difficile, ici encore, de ne pas se demander en vertu de quelles très sinueuses perspectives divines la culture intensive des ténèbres se révélerait une voie privilégiée du salut ?

Autant de traits propres à l'économie mystique de Pierre Jean Jouve (notamment cette équation du Mal et de la Grâce : quand le salut de l'homme par l'exaltation purgative du péché évoque étrangement les interprétations abusives de l'enseignement de saint Paul par certaines communautés chrétiennes du premier siècle après Jésus-Christ*) qui laissent entrevoir des abîmes... Ne serait-ce pas par l'exaspération d'une sexualité coupable que Jouve fait sourdre le plus aisément une foi vive, creuse sa soif de pureté et de lumière ? « C'est par le mal que je me sens spirituel », énonce-t-il sobrement au terme d'un superbe poème de *Kyrie*.

Un autel dans la montagne, un autel dressé entre les chaudes toisons des forêts de l'Engadine et le blanc ultime, telle semble être l'image la plus équitable de sa foi ; une table de pierre sur laquelle sera étendu ce corps féminin et primitif du désir, impatient de recevoir le châtimement du dieu qui consume en profondeur, afin que s'élève la sainte fumée, l'odeur du ciel...

Pendant, quelles qu'aient été la fertilité de son espérance et la magie accomplie de son verbe, rien jamais ne fut acquis pour le poète. L'âme entravée par l'alternance de mouvements contraires, celui qui toujours subira l'ascendant d'une « sorte de bourreau » (d'un juge intérieur portant le soupçon sur ses choix fondamentaux, comme sur la valeur de son travail) dévoilera dans la dernière période de son œuvre un visage poignant, marqué par l'amertume et l'angoisse. « Le recours à l'expérience mystique s'est révélé très fragile », confiera-t-il à son *Journal sans date* (1954), avant de reconnaître dans un poème de *Moires* (1962) : « Voilà longtemps que l'art me trompe. » Ces deux aveux, superbes de lucidité et de courage, désignent précisément, il me semble, les sources de la désillusion du dernier âge.

* *Épître aux Romains* 3,8.

Touchant à l'art, il est remarquable, et presque effrayant, que l'homme qui a assigné à la poésie une mission sanctificatrice et identifié son ascèse à la quête d'un salut, y dénonce tard le risque d'une supercherie... Sans doute, jusque dans les derniers livres (de *Mélodrame*, 1956, à *Ebauches*, 1966), l'attente fidèle de la grâce n'a point faibli, mais il demeure que la pensée dominante est celle de la Perte et du Naufrage :

« Le travail est abîme. Oh cache-moi de moi
Qui n'ai cessé d'aimer de dévorer d'écrire :
Une cruelle goule ensorcela ma vie en des milliers de mots
Qui n'ont eu que l'écho de plomb pour espérance ;
Et sans jamais changer le pleur originel,
Et sans guérir jamais le ricanement faible
Du jeune homme douteur de ses labeurs formels. »

(*Moires*)

Car Jouve s'inquiète d'avoir imprudemment attribué à sa création une fonction impropre, en dépit des distinctions par lui-même établies entre l'acte mystique et le travail de l'artiste (*Apologie du Poète*, 1947 ; *En Miroir*, 1954). Non sans noblesse, le poète a souhaité parvenir à une régénération de sa Nature en se livrant à un exercice éminemment formel du langage. Or, le langage, quand bien même transmué en Langue, n'est-il pas le jeu de la substance ambivalente et lacunaire du signe ? Par définition le jeu du relatif, du mouvant, du séquentiel – donc souverainement du temps ? Le jeu de la dualité, de la répétition – donc, de la mort ?... Jouve, contre sa raison, n'a-t-il pas nourri l'ambition, plus héroïque que spirituelle, d'atteindre à l'Unité en pratiquant d'une main virtuose un instrument brisé et abstrait ? Tant il est vrai, comme l'indique Michel Foucault dans son essai sur Raymond Roussel, « que le langage ne parle qu'à partir d'un manque qui lui est essentiel »...

L'Art, vocable auquel le poète n'omet jamais d'apporter la touche d'une majuscule solennelle, détient certainement à l'égard de l'Être un pouvoir d'évocation, non un pouvoir de communion qui ressortit à l'expérience mystique, et au silence... Dans cette perspective, et d'une manière très générale, nous pourrions dire que la philosophie est l'ambition de tenir un discours sur l'Être, ou le Mystère ; la science, le rêve d'une résolution logique du Mystère ; et la religion, la gestion du mystère. – Du Mystère, l'art serait l'expression, et la mystique l'expérience. « En vérité », écrit Yves Bonnefoy dans une passionnante étude parue dans *l'Herne* (1972), « peut-être Jouve croit-il forcer par le travail le seuil du miracle. »

L'acte poétique participe, et c'est là son paradoxe fécond, d'une transcendance dont il tente de réverbérer la lumière, et d'une nature plus ou moins intellectuelle, plus ou moins sensible, dont au risque de s'exténuer (comme l'expérimenta si loin Stéphane Mallarmé), il ne saurait se déprendre. La vocation artistique serait davantage d'établir une médiation, de jeter un pont entre les extrêmes de l'incarnation et du spirituel, que d'abolir ces confins dans un Être étranger à toute partition. « Si le langage », écrit encore avec bonheur Michel Foucault dans le même ouvrage, « était aussi riche que l'être, il serait le double inutile et muet des choses ; il n'existerait pas. » Dans cet effort de s'affranchir comme elle peut de l'incomplétude inhérente au langage et de se convertir en verbe, la Poésie fonde une terre où Dieu et Homme se découvrent... Mais aussitôt un gouffre se creuse en l'homme, qui serait d'oublier que la grâce miraculeusement captée par le poème ne s'est point pour autant recueillie dans le cœur du poète.

Dès 1924 (l'année où lui fut pleinement donné le sens de sa mission), la mystique esthétique de Pierre Jean Jouve recelait un piège. Et il est propre à ce fol amant du verbe d'être resté fidèle au rêve d'une finalité religieuse de l'art, sans paraître soupçonner combien un orgueil et un narcissisme si peu angélique grevaient son ambition de recomposer ou de sauver la Création par la Langue !

« Et qu'il faille, et qu'il faille ! un unique sanglot,
Mourir ayant voulu créer l'unique Mot ! »

(*Lettres Mortes*, in *Mélodrame*)

L'autre source du désenchantement qui toucha Jouve au soir de sa vie et le fit douter de ses « sondes » mystiques, tient probablement à l'efficacité de cette fameuse sublimation, dont il emprunta le concept à Freud et fit un commentaire souvent original. Tout au long de son existence le poète se consacra à l'avènement du Christ au cœur de l'homme, et put écrire sans équivoque dans *Inconscient, spiritualité et catastrophe* (1933) : « Je ne crois pas à la poésie qui, dans le processus inconscient, choisit le cadavre et reste fixée sur lui ; il n'y a, par le cadavre, ni révolution ni action. Dieu est vie ; et si la mort doit finalement s'intégrer dans le monde ou dans Dieu, ce ne doit jamais être par "le sens du cadavre" que, chose extraordinaire, l'homme porte en lui dès qu'il naît – comme un pouvoir diabolique engendreur de faute. Mais qui peut dire ? ce pouvoir démoniaque et cette faute sont peut-être les facteurs de l'émancipation de l'homme. » Peut-être...

Cependant, par le soin qu'il mit dans son itinéraire spirituel à insister sur le sacrifice d'un Eros maléfique, Pierre Jean Jouve prit le risque de célébrer davantage la mise à mort du Désir que la transmutation de notre chaos en corps de gloire. Cet appétit de souffrance, ce goût profond de la blessure, Jouve s'en expliqua fort bien dans le texte crucial de *La Faute* (1938) : « Qui est coupable ? *Celui* qui s'abandonne à *la force sacrée*, car cette force sacrée est aussi condamnée. Ce baiser, et ce sexe en flamme, ils ne pouvaient pas voir le jour (...). Si j'ai dû les refermer dans la cachette de l'indistinct, de l'in-pace, et si je les maintiens là en supplice, est-ce parce qu'ils sont coupables ? Ou sont-ils devenus coupables parce que je les ai cachés ? (...) Mais dès que je me sens vraiment coupable d'avoir étalé le plaisir, je pense à la mort avec immédiate envie : c'est ainsi que les choses sont liées. Ma culpabilité, c'est vouloir mourir parce que ce qui doit être refoulé dans le fond est venu au jour et m'a fait plaisir. » Nous ne le dirons jamais assez : admirable, voire intrépide lucidité de Pierre Jean Jouve. Et pourtant, un peu plus loin, il écrit : « *Deus Absconditus* – je vois que l'homme ne travaille, ne progresse, ne fait un pas vers Toi que s'il attend, à tout instant de sa vie et au-delà de sa vie, le châtement exemplaire qu'il est sûr d'avoir mérité. La vie des saints est un long cri de terreur ; les oreilles de Dieu l'ont aimé. »

Il apparaît ainsi que cette valorisation du travail de la mort met en péril la sublimation par laquelle les puissances archaïques de l'Eros connaissent une authentique métamorphose. En préférant l'heure de l'expiation, la geste du martyr (par exemple le corps supplicié du Sauveur dans l'entre-deux qui s'étend de la Passion à la Résurrection), ce désir monstre, loin d'être terrassé comme on l'espère, n'est-il pas simplement déplacé dans la jouissance de son meurtre, indéfiniment reporté dans l'acte compulsif du sacrifice ? Oui, la Mort du Désir, cette tragédie mise en scène par l'auteur dans sa prose et dans ses vers, n'est-ce pas, *inaboli*, et d'autant plus avide qu'il feint d'avoir succombé, le Désir même, le Tout-Puissant et Infernal Désir ?

Cette persévérance de cela même qui aurait dû finir revêt un éclat particulier quand on se souvient comment l'intimité du péché ravivait sa soif de rédemption. Car ce qui semble avoir si longtemps prévalu chez le poète (aussi profondément que fut haute l'aspiration à la paix de l'âme régénérée), n'est-ce pas le goût de l'holocauste intérieur ?

« De Qui créant marche et dévore
Accepte l'inimitié
Tu voulus le chaste succès
Tue, Abraham, ta géniture. »

Et Jouve conclut dans le même poème :

« Et pas un mot de plus que ceux-là qui requièrent
Le carnage et l'amour le réel et le sang. »

(*Abraham*, in *Diadème*, 1949)

Dès lors, les deux mouvements de la fureur érotique et de la sainte espérance, articulés par la mort, ne surent qu'alterner dans une fausse dialectique – car entièrement dominée par la répétition, car exempte de ce dépassement qui aurait exigé de Jouve qu'il renonçât au plaisir de mourir.

Si l'on devine de quel prix peut être un conflit intérieur aussi enchevêtré pour le labeur de l'artiste, on perçoit aisément quelle entrave redoutable il instaure dans le cheminement spirituel d'un homme... Et consultant les derniers livres de *Moires* et d'*Ebauches*, le lecteur ne sera qu'à peine surpris de découvrir un Pierre Jean Jouve qui, en proie à la mélancolie et au soupçon, parfois à la désertion de son dieu, forme un lien clair entre le vacillement de sa foi et le déclin du désir :

« ... Lorsque souvent de langueur je chancelle
Dans l'épreuve : si mon regard vient à toucher
Telle page ouverte des Fleurs, et la figure
D'un portrait ou bien l'autre ou les entrées d'hôtels

De Dieppe, ou ces papiers noircis de haute crasse
Saignants des affres des procès des changements
Domiciles errants dont le diable se lasse,
Filles louées aimées de honte uniquement,

Alors un flot de sang comme d'un vrai poème
M'est aussitôt rendu plus aimant que moi-même
Pour comprendre les dieux les amours et le temps. »

(*Moires*, 1962-66)

Il n'est jusqu'à la présence d'Hélène, sans doute l'émanation la plus haute de ce corps féminin de Jouve, qui ne subisse une grave déréalisation, et ne soit plus qu'un « vieux soupir sur un lieu de jeunesse ». Toute la charge spirituelle réservée dans le mythe de celle qui fut « l'union en un acte de l'éros passif et de la mort », semble s'étioler et se dissoudre avec l'apuration des désirs...

D'aucuns observeront, et à juste titre, que la figure du poète qui transparait de cette étude est décidément bien sombre, un portrait au noir en quelque sorte... Sans doute. Mais je crois que cet écart entre le

fond du travail et le rayonnement de l'œuvre, ici incontestable, nous rappelle combien l'univers de l'artiste et l'univers de l'art sont de natures distinctes – rappelle qu'on ne peut connaître les qualités d'un homme d'après celles de son ouvrage, ici déduire de l'ordre pur d'une poésie la cohérence de la pensée qui la sous-tend, ailleurs de la puissance régénératrice d'une philosophie, l'éthique du philosophe, ou encore du génie limpide d'une langue, la transparence au cœur de l'écrivain. Les sphères du créateur et de sa création, aussi déconcertant que cela paraisse à certains, sont irréductibles l'une à l'autre, quand bien même le réseau des connexions qui les nouent demeure incessant et touffu comme le rêve.